

Les narines de Cunégonde

Monique Kusnierek

C'est le moment du lever. On aide les enfants à faire leur toilette. Un enfant va mal. Depuis la veille, il pourchasse une éducatrice, veut enfoncer ses doigts dans les narines de celle-ci. Quand il est dans cet état, il ne suffit pas, pour l'arrêter, de lui dire, par exemple : « Stop ». Car alors, ce sont les narines de celui qui a dit stop qui y passent. Ce matin-là donc, il maltraite les narines d'une éducatrice, que j'appellerai pour la circonstance, Cunégonde. Une autre éducatrice, Gertrude, est présente. Comment Gertrude va-t-elle faire pour arrêter cela, sans que ses narines y passent à leur tour ? Une idée lui vient : elle décide de ne pas s'adresser à l'enfant mais à sa collègue. Elle dit à celle-ci : « Maintenant, ma chère Cunégonde, ça suffit comme ça : tu nous laisses tranquilles et tu sors ! ». Cunégonde, docile, sort sans commentaire. L'enfant, instantanément, s'arrête et se calme. Lorsqu' ensuite, au cours de la journée, il rencontre, alors qu'elles sont ensemble, Cunégonde et Gertrude, il met gentiment et en souriant Cunégonde à la porte.

Que s'est-il passé ? Dans un premier temps, Gertrude a mis Cunégonde à la porte et l'enfant s'est calmé ; dans un second temps l'enfant lui-même a mis Cunégonde à la porte et en a souri.

Dans le premier temps donc, l'action de Gertrude n'a pas porté sur l'enfant mais sur sa collègue qui, elle, s'est prêtée docilement à la chose. Pour agir de la sorte, Gertrude a dû faire une hypothèse : elle a supposé que le personnage dérangeant dans cette scène, celui qu'il fallait mettre dehors, n'était pas l'enfant qui maltraitait les narines de l'adulte mais au contraire, l'adulte à cause duquel l'enfant était obligé de passer à l'acte. Gertrude a donc fait porter le traitement, l'interdit, la limite sur l'adulte, sur sa collègue Cunégonde. Et celle-ci s'est prêtée à ce traitement. La réaction de l'enfant a vérifié la justesse de cette hypothèse puisqu'il s'est calmé, et qu'il a pu, ensuite, rire en mettant lui-même Cunégonde à la porte.

Il a fallu pour que cette action porte ses fruits que Cunégonde et Gertrude soient deux et manœuvrent ensemble : la première a fait porter le traitement sur la seconde et la seconde a accepté le traitement opéré sur elle-même par la première.

Elles auraient pu, alors qu'elles étaient deux lors de cette scène se retrouver seules. Il aurait suffi pour cela que Gertrude laisse Cunégonde se débrouiller ou encore qu'elles grondent l'enfant, toutes les deux ensemble, d'une seule et même voix, en tonitruant par exemple: « Tu arrêtes ! ». Elles se seraient alors instituées mutuellement comme un grand commandeur, comme une grosse voix qui gronde, donne la règle sans porte de sortie possible. Là au contraire, l'une a contribué à la destitution de l'autre.

Cet enfant, on l'aura remarqué, est psychotique. Il est sans cesse commandé par la voix de l'Autre, soumis au regard omniscient de l'Autre et même à la demande de l'Autre. Lorsqu'il veut boire, par exemple, il est incapable de dire : « Je veux du lait ». Il est obligé de dire : « Tu veux du lait ? » comme si, pour passer à l'acte de boire qui représente pourtant une fonction vitale, il dépendait, sans recours, de la bonne volonté de l'Autre. L'Autre, pour lui, est tout-puissant. C'est donc un immense progrès lorsque, pour quelques heures, il parvient à mettre l'Autre à la porte et à en rire.

Revenons à Gertrude. Elle a beaucoup appris lors de cette séquence avec Cunégonde. Il arrivait en effet, lorsqu'elle était seule avec cet enfant, qu'il s'acharne

également sur ses narines à elle. Elle s'est mise alors à se dédoubler. Elle s'est divisée entre elle-même et ses narines. Et lorsque l'enfant commençait à titiller ses narines, elle lui disait: « C'est vérifié. C'est en place. Ça reste tranquille ». Et l'enfant immédiatement s'arrêtait. C'est-à-dire que Gertrude sommait ses propres narines de se tenir tranquilles, comme elle avait dit à Cunégonde de sortir et de laisser cet enfant tranquille. Gertrude mettait à la porte ses propres narines, comme elle avait mis à la porte Cunégonde. Seule, elle se retrouvait donc à deux, elle-même et ses propres narines, et elle s'associait au traitement que réalisait l'enfant.

On peut donc être seul et se retrouver à plusieurs, pour peu que l'on se destitue et que l'on mette à la porte celui que l'on serait et qui serait le seul à savoir, à commander, à décider. Mais on peut également être plusieurs et se retrouver seuls, pour peu que l'on s'institue mutuellement dans un même commandement, dans une même consistance.

Cela, nous avons pu le vérifier à partir de nombreux exemples de notre pratique, à tel point qu'il nous est arrivé de penser que ces Journées sur la pratique à plusieurs en institution étaient en fait des Journées sur l'Autre que nous sommes, sur l'Autre que nous instituons ou sur l'Autre que nous destituons.

Cela, c'est ce que nous avons pensé à l'Antenne. Mais il est certain, et il ne peut pas en être autrement, que beaucoup de choses nous ont échappé concernant ce thème que nous mettons ici à l'étude.

(Extrait des Actes des troisièmes journées du Réseau International d'Institutions Infantiles, sur le thème de « la pratique à plusieurs en institutions », publiés dans la revue « Préliminaires » n° 9/10 en 1998, pages 13, 14 et 15, chapitre « Présentation des journées ».)

Note : le titre de cet extrait n'est pas de l'auteur.